

*[Extrait 1, p.11 à 16, incipit, premier chapitre]*

Si vous voyez une femme penchée sur le sable, en train de ratisser du bout des pieds des petits cailloux et des pierrailles, si vous la voyez assise au bord de l'eau, les mains occupées à reconnaître les microscopiques miettes recrachées par la méditerranée, alors c'est probablement maman. Elle a un petit sac en tissu décoloré dans lequel elle place les fragments choisis. Sa tresse blonde et grise pendille entre ses omoplates.

Si vous voyez une femme penchée sur une table, la tresse attachée en haut de la nuque pour qu'elle ne tombe pas dans la colle, occupée à positionner un fragment à côté d'un autre sur le papier qui attend, c'est toujours maman dont il s'agit.

Elle a recomposé un service à café : une moitié de couvercle de cafetière, un manche de tasse, un tiers de sous-tasse. Elle a rapproché les deux moitiés d'un flacon de shampoing des années quatre-vingt-dix. Elle a fait une rangée de mes dents de lait. Elle les a encadrées dans un ovale et accrochées au mur.

Son bureau, c'est sa batcave : elle y analyse les restes de fer et de plastique, les débris de céramique et les abats de tissus échoués dans le bois. Elle décode l'oxydation du cuivre, l'enchevêtrement des filets, les éclats de pin lissé par la mer.

Il y a un canapé. De temps à autre, je m'y installe avec mes mangas. Nous partageons le silence, qui se répand du sol au plafond et nous laisse flotter. On entend seulement le froissement de mes pages et le cliquetis des petits morceaux que maman attrape et fait tomber.

Aujourd'hui - nous sommes début mai, les premiers magnolias sont en fleur à chaque coin de Milan, j'ai déjà porté ma mini-jupe trois fois - aujourd'hui, disais-je, les compositions de maman sont enroulées dans le papier bulle. Le papier bulle est refermé par deux couches de scotch de déménagement. Vont-elles réussir à respirer là-dedans ?

Les piles de matériaux encore utilisables sont réparties dans des sachets plastique qui sont ensuite entassés, sans qu'on y prête particulièrement attention, dans un grand sac Lidl. On débarrasse les colles, la nappe de travail au motif de feuilles de framboisier, l'abat-jour à franges. On débarrasse aussi les déchets, comme je les nomme, c'est-à-dire les choses qui autrefois étaient d'autres choses.

Il m'arrive d'accompagner ma mère à la déchetterie et je dois la surveiller pour qu'elle ne tombe pas dans les bennes, tellement elle se penche pour repérer de la ferraille très ancienne, des carreaux de carrelage dépareillés, des pommeaux de tiroirs sans fond. Au marché aux puces, au revoir. Déchaînée. Elle repêche des schtroumpfs décolorés, des angelots sans nez, des poupons sans yeux. Elle sauverait n'importe quelle bricole, même des microphotographies encadrées de personnes qu'elle ne connaît pas. « Qui pouvaient-elles bien être ? » rêve-t-elle en les tenant dans ses paumes de main. Une petite fille au monosourcil qui serre une bouteille de Coca-Cola ; une grand-mère, une mère et la petite fille portant un saut des années quatre-vingt ; une dame ressemblant à une statuette inca, en noir et blanc, avec le bras de quelqu'un d'autre posé sur son épaule. Maman les emmène toutes à la maison.

Et maintenant elles s'en vont dans les cartons, elles aussi.

On débarrasse tout, même les tableaux accrochés au mur - dont celui de mes dents - tout est débarrassé. Le crépi qui reste est nu, sale mais dégagé.

« Pourquoi tu ne les laisses pas ? »

« Hein ? »

« Ceux qui sont accrochés, pourquoi tu les enlèves ? »

« Ça gêne. »

« C'est-à-dire ? »

« Alices' ilteplaît. »

Ça c'est quand maman n'arrive pas à expliquer, ne veut pas expliquer, mais que ça doit être fait. Sans poser ni se poser de questions. Il faut se mettre en mouvement et travailler : bras et mains qui transportent des objets, yeux qui repèrent où les ranger, en agissant vite, comme les chinois, sans douter, parce que douter, ça ralentit, et si on ralentit, on souffre.

C'est ça, maman ?

Aurait-il des commentaires ? Je veux dire, lui. Aurait-il quelque chose à dire sur ses compositions ? À moins qu'il ne les ignore, ce qui serait encore pire pour maman. Ne pas la voir. Ne pas voir des parties d'elle. Il n'est jamais venu à ses expositions (il n'y en a pas eu beaucoup, c'est vrai). À moins que maman n'ait pas envie - c'est ce que je me dis en décrochant du mur un inventaire de tessons de bouteilles -, que ses compositions ne le voient lui.

Quoi qu'il en soit, il existe une incompatibilité entre celui qui occupera cette pièce et les manifestations, si spécifiques et pures, de l'existence de maman.

« Jusque dans la cave ? ». On soulève le sac Lidl, puis les boîtes et on les emporte en bas en empruntant l'escalier de la cour.

« Sinon, ça va nous rester dans les pattes ». Elle me répond en regardant les marches, ses tongs claquent sous ses talons. Même le canapé - *mon* canapé - est emmené à la cave.

Débarque ensuite, soutenu par deux livreurs, le lit orthopédique. Je le vois arriver par la fenêtre, tanguer comme une embarcation macabre au-dessus de la cour. J'espère qu'il va se tromper de direction.

La porte d'entrée est ouverte en grand et la barque est dans la maison, puis dans le couloir, puis dans la chambre, hôte violent, plein de tubes et de poulies. Un lit-frigo, sans bois ni couleurs. Rien de personnel. Ce qui est logique, car les malades n'ont jamais rien

de personnel. Ils sont tous pareil. C'est l'impression que j'ai eue lorsque je suis allée à l'hôpital. Peut-être que c'est à cause du pyjama : qui a déjà vu un malade en jean ? Ou bien à cause de cette blouse ridicule qui vous laisse le cul à l'air.

Mamie en a eu une pendant un temps. Elle en mourrait de honte. Et d'ailleurs, après, elle est morte.

Il y a aussi une table de nuit, haute et jaunasse. Et un fauteuil roulant, qu'on pousse dans un coin.

« À quoi ça sert, ça ? », dis-je en indiquant un levier qui dépasse du lit.

« C'est pour sa hanche. Comme ça, il peut se mettre debout plus facilement. Tu vois ? »

Maman actionne le lit de haut en bas. Un gigantesque charriot élévateur. Ou bien une navette spatiale sans prétention.

« On lui changera les draps, parce que, là, il est vraiment pas beau ». Elle complète à haute voix sa liste de tâches et sort de la pièce. « Je vais même le faire tout de suite, comme ça, quand il arrivera, le lit sera déjà fait. » Et elle retourne dans la chambre pour extraire de l'armoire des combinaisons de draps et de taies ; une petite hésitation entre rayures et petites fleurs, elle choisit les petites fleurs. Le drap dégage un parfum de rose qui calme la chambre et rend l'intrus encore plus bizarre, les couleurs, sur un lit d'hôpital, c'est du foutage de gueule. Maman lisse les draps, borde les côtés et tape l'oreiller.

« C'est plus accueillant, non ? »

« C'est très beau. »

« Je lui mettrai des fleurs, peut-être. »

« Quoi ? »

« Sur la table de nuit. Des tulipes fraîchement coupées. Qu'est-ce que t'en dit ? »

« Bien sûr ! »

« Et puis non, il s'en fiche. »

« Mmh, c'est toi qui vois. »

Pause.

« Mais pourquoi tu ne le mets pas dans la chambre de Fede ? »

« Quoi ? »

« Le lit, pourquoi tu ne le mets pas la chambre de Fede ? »

« ... Parce que c'est sa chambre, Alice. »

« Elle ne vit plus ici. »

« Oui, mais quand elle rentre, tu apprécieras qu'elle ait sa propre chambre, je pense. »

Le sous-texte, c'est *tu racontes n'importe quoi, Alice*. C'est la prof de lettres qui nous l'a dit, le sous-texte, c'est quand on dit une chose mais qu'en réalité on veut en signifier une autre. C'est comme quand tu dis bonjour et qu'en fait ça veut dire va te faire foutre. J'ai l'impression que ma vie est en grande partie un sous-texte.

Maman enlève son débardeur et décroche son soutien-gorge, en me tournant le dos. Cette pudeur me déconcerte mais d'une certaine manière, je suis aussi soulagée. Ça me retourne l'estomac de penser qu'il y a longtemps je grimpais sur le corps de mes parents, je dormais sur leurs ventres. Entre leurs tétons. Que j'ai mangé à travers ma mère et que mon père me mettait du talc entre les cuisses.

Maman enfle un pantalon et un t-shirt - ce qui lui tombe sous la main en premier, elle a juste un doute concernant le froid, car elle a toujours peur qu'il puisse faire froid, même si, ce printemps, le réchauffement climatique est en train de s'avérer *dramatiquement réel*, comme dit le journal télé. Elle, de toute façon, elle s'inquiète toujours de savoir si j'ai bien un petit gilet quand je sors.

De temps en temps, je porte les vêtements de maman. Au-dessus, pas en-dessous, je veux dire, pas ses pantalons parce que maman est skinny et moi curvy. Selon les dictats de la *bodyshape*,

maman est un rectangle alors que moi, très probablement, je suis une poire.

Maman, non seulement elle souffre du froid, mais en plus, elle souffre du froid par procuration, dans le sens où si une personne n'est pas assez couverte, elle dit que *ça lui donne froid*. C'est ainsi que, tous les jours pendant les seize premières années de ma vie, j'ai entendu quelqu'un me dire *T'as pas froid, mon poussin ? T'es sûre ?* Et on m'a mis des cols roulés jusqu'à la fin du mois d'avril.

Maman noue autour de sa taille une grosse chemise, elle lance un regard méfiant au miroir et va chercher ses sandales. « J'ai mis la première chose que j'ai trouvée » : dans son cas, ce n'est pas une phrase toute faite, maman fait vraiment ça, la plupart du temps, elle porte des habits passe-partout, invisibles. Lorsque les gens essayent de la prendre en photo, elle se rebelle et elle finit toujours par être floue.

Elle boit son café d'un trait, elle avale un biscuit à toute vitesse et rince brusquement sa tasse.

« Laisse, je ferai. »

« Non, je m'en occupe. »

« Tu veux vraiment pas que je vienne ? »

« Alicen'insistepas. »

Elle se décolle de ses gestes en série et, l'espace d'un instant, elle me voit. « T'es gentille, mais ça va aller. J'espère être rentrée avant l'heure du dîner. » dit-elle en fouillant dans son sac. Je voudrais la prendre dans mes bras, mais quelque chose me repousse, peut-être une tension qu'elle a dans les coudes, peut-être son regard, qui enchaîne depuis des mois les obligations. Et je reste là, j'entends le portillon de l'escalier A se refermer, les pas de maman l'envoyer en direction de la gare et je sens monter en moi la sensation d'être une pierre, comme si mon corps était en train de se minéraliser.

J'attends, avec la maison, le long couloir frais, les quatre pièces cuisine, le sol en terrazzo sur lequel je me suis allongée, chaque été, depuis toute petite, pour me rafraîchir le dos. Il y a des paillettes d'or dans le carrelage, cinq ou six, emprisonnées parmi les autres pierres. Enfant, je passais des heures à les chercher, à chercher l'or. On pensait que j'étais autiste.

Le sol est limé par mes pas, par les pneus du vélo de Fede, par les trajets matinaux de papa. Par le chat qui, d'ailleurs, après, est mort. Par le chien, qui est mort lui aussi. Par la trace des cartons que papa a emmenés avec lui. Par les valises de Fede. Par les jolies petites chaussures que maman porte lorsqu'elle a ses permanences à la galerie d'art.

Je me masturbe. Jamie Dornan, Jason Momoa, Tom Holland mais pas longtemps, Jamie Dornan et pour finir, Stefano, le remplaçant de la Terminale 4. Il est en train de se branler sous la douche, il retarde l'orgasme le plus possible et il lâche sa bite, toute tendue, juste une seconde avant. À la fin de l'année, il a annoncé qu'il allait devenir papa. Je suis la baby-sitter du fils de Stefano. Il rentre, son bébé dort, il pleut, je suis sur le point de partir lorsque Stefano me serre par derrière (il a fait pousser sa barbe) et qu'il m'attrape les seins (j'ai des seins énormes, que j'utilise comme monnaie d'échange pour les devoirs de français). Je sens sa bite au milieu de mon dos (Stefano est très grand), et puis il me retourne et me tient par le menton, quel arrogant, avec son autre main il me donne rendez-vous sous ma jupe et me fait jouir par vagues, par touches très délicates, tandis que le bébé, à l'étage au-dessus, se met à pleurer et que ses vagissements s'unissent aux miens.

Je prends une douche et je scrolle sur TikTok, recette, chat qui tombe, recette, CrossFit, chat qui court, recette, dauphin, brioches, guerre, body positive, plongeurs, abeilles, bodybuilder, singes qui mangent, mozzarella qui fond, suicide girl, chat qui boit, body painting, phoque qui danse, chien qui chante, pingouins, skateur, chien qui rêve, coréen qui chante, mariée qui tombe.

Je prends une BD. J'allume Disney +. J'ouvre et je referme le frigo.

Une peur indéchiffrable comme un lointain bruit de cloches me distrait. J'égrène ainsi les heures de l'après-midi dans ce balancement. Je commence une dissert, je brûle un toast au fromage, j'envoie quelques messages à Angiu et je m'écroule sur le lit de Fede.

Lorsque je me réveille, la vie est une tout autre question.

[p.181 à 185, *Edo le concierge*. Après avoir vaincu la dernière auxiliaire de vie, Alice est à la recherche d'une dose d'adrénaline, elle contacte donc Edo pour avoir avec lui une relation sexuelle.]

Vous souvenez-vous d'Edo le concierge ?

Je lui écris sur Instagram. Il me répond qu'il est chez lui. Il me demande de lui laisser *juste une petite demi-heure*. Au bout d'un quart d'heure, depuis la terrasse, je le vois remonter la route, haletant, portant un sac rempli de bières dans les bras. J'hésite à me laver, mais je reste au lit jusqu'à ce que la demi-heure soit écoulée. « Je vais faire un tour », dis-je à ma mère en train d'étendre le linge.

Je descends à la loge. Edo habite là derrière, il n'y a qu'une porte en verre à passer. Il m'accueille dans un salon qui sent la naphthaline. Une porte entrouverte donne sur un rectangle de cuisine vert pâle. Une autre sur un couloir plongé dans la pénombre, d'où provient un murmure de télévision. Une vague odeur de maladie me glisse dessus. Le salon est propre et fatigué, parsemé de madones en céramique. Elles regardent toutes vers le haut.

Ce sera donc ici, parmi vous, que se rompra mon hymen ?

Entassés dans un coin, des sacs de ciment et un objet non identifié, une sorte de squelette métallique d'aspirateur.

« C'est pour l'eau » dit Edo en suivant mon regard. « Si en bas ça prend l'eau, ce truc l'aspire. Quand il veut bien marcher. Il est plus vieux que moi. » Il se met à rire, je lui réponds en souriant. « Je deviens dingue avec toute cette eau là-dessous. Tu te souviens, avant-hier, quand il a plu ? Trois autres caves de foutu. Dont celle d'Ottonello, qui y gardait ses tableaux. Je te laisse imaginer. Je lui avais dit, moi, qu'il fallait qu'elle la vide, et elle, elle s'en prend à moi. » Il me regarde comme si je venais d'entrer dans la pièce. « Je t'ennuie ? »

Edo a préparé des sujets de conversation, il tente même quelque blague, l'émotion lui donne les mains moites. Il m'ouvre une bière. On parle de dessins animés mais il n'y comprend rien, il va même jusqu'à me soutenir que la deuxième saison de *The*

*Promised Neverland* est mieux que la première, alors qu'elle est nulle à chier et que, surtout, elle n'a rien à voir avec le manga. Alors, comme je ne peux pas supporter plus longtemps certaines abominations bédéistiques et qu'il est déjà sept heures, je me cale sur lui.

« A... attends. Attends une minute. » Il s'écarte.

« Quoi ? »

Il avale sa salive.

Je répète : « Quoi ? »

Il m'indique avec un signe de la main la chambre au fond du couloir. « Il y a ma mère, par là. »

« Ah, dis-je. Je croyais qu'elle était à l'hôpital. » Voilà ce que c'était cette odeur.

« On peut... il y a le box, si tu veux. »

Je me recroqueville et j'avale une gorgée.

« Et j'ai même une playstation » ajoute-t-il.

On descend dans sa mancave. C'est là qu'il fuit la mort imminente de sa mère, entouré de figurines, de tapis hétéroclites et de posters de *The Punisher*. C'est là qu'il se réenflamme et répond à mes baisers pendant quelques minutes. Il s'y prend bien, mais il est lent, il se détache, il continue à vouloir me regarder dans les yeux. Et à un certain moment, il s'arrête. « Ça te dit de faire une partie ? » me dit-il en faisant allusion à sa console.

*Mais t'es sérieux ?*

Il va vers sa play et commence à choisir des jeux.

*Peut-être qu'il ne veut pas coucher avec moi au premier rendez-vous parce qu'il a peur qu'après j'aie dire que c'est une pute. Ça leur arrive ça, aux mecs ?*

« Qu'est-ce que tu aimes ? J'ai *Red Head*, *GTA*, *The Last of Us*... *Zelda*, mais il est craqué et parfois il se lance pas... »

L'éventualité qu'Edo le concierge puisse me tuer surgit à l'improviste pendant que, de dos, il continue à fouiller dans ces boîtes de jeux.

Mais pourquoi devrait-il me tuer ?

Enfin, plutôt, *pourquoi est-ce que je pense qu'il pourrait me tuer ?*

*Parce que oui*, me répond la voix d'Angiu. *Parce que c'est normal.*

*Mais qu'est-ce que t'en sais*, je rétorque. *C'est pas à chaque fois que...*

*Bien sûr, pas à chaque fois, mais il faut qu'on fasse attention.*

*Angiu, tu fais chier. Tu crois vraiment que...*

« *Tu crois vraiment que...* » *C'est ce qu'elles disent toutes.*

*Est-ce que tu le connais bien ?*

*Pourquoi ?*

*Ben...*

*Y a que les inconnus qui sont des tueurs ?*

*Bon, ok, t'as raison. Quoi qu'il en soit, qu'est-ce que tu fous là ?*

*J'ai envie de baiser, c'est un crime ?*

*Est-ce que quelqu'un sait que tu es là ?*

Ces pensées se déposent en moi comme des perles précieuses : maman ne sait pas que je suis là. On est dans un demi sous-sol et on capte rien. J'aurais dû envoyer ma position à Angiu.

Une autre gorgée de bière pour me donner du courage. La porte est entrouverte. C'est peut-être bon signe.

Je me demande si c'est vrai que toutes les filles, lorsqu'elles se retrouvent seules avec un gars, se sentent au moins une fois traversées par cette hypothèse. Car il est là maintenant, comme une araignée tapie dans un coin. Je suis encore toute paralysée par ces questions lorsqu'il se retourne pour me proposer *Hogwarts Legacy*.

Après quelques parties, on se détend, j'arrive presque à m'amuser. Je décide que je suis plus excitée qu'effrayée, alors je termine ma bière, je pose la manette et je l'embrasse dans le cou. Notes de déodorant aspergé à la va vite.

« Attends, attends... oh, mon dieu ». Il me repousse. Je me lève. Il s'aplatit dans le canapé.

« Excuse-moi, je ne... excuse-moi, bredouille-t-il.

– C'est à cause de ta mère ? »

Il secoue la tête. Il tripote la manette avec les doigts et demande :

« Tu as... seize ans, c'est ça ?

– Dix-sept en novembre.

– Dix-sept en novembre, répète-t-il.

– Tu sais, je suis consentante. » Il est mal à l'aise et se met à ricaner.

« Oui, non, bien sûr, je vois bien, c'est juste que...

– Quoi ? »

– Après, tu vas pas... je veux dire...

– Quoi ?

– Tu pourrais changer d'avis ou... j'sais pas, si tu le p-prends mal...

– Comment ça ?

– Après tu pourrais dire que... que tu v-voulais pas, ou... ou que je t'ai... j'en sais rien, Alice, j'ai déjà beaucoup de problèmes... » Il me regarde dans les yeux, il y a quelque chose de désolé dans ses iris.

« Si t'es riche, je te ferai du chantage, dis-je. T'es riche ?

– Justement pas, désolé, rit-il, tu tombes mal. »

Pause.

Je soupèse dans mes mains une figurine de Monkey D. Luffy.

« Pourquoi t'as acheté des bières ?

– Hein ?

– T'as acheté des bières.

– Eh ben ?

– Pour une mineure. »

Il rougit.

« Pourquoi t'as fait ça ? » J'aimerais qu'Angiu et Cane soient là, cachés derrière une vitre sans tain.

« Tu voulais qu'on boive ensemble et puis qu'on baise, c'est ça ? Non en fait, tu voulais que je boive pour que je sois plus disposée.

– C'était... c'était plutôt un truc sympa pour t'accueillir, bredouille-t-il. La bière, je veux dire. J'en achète toujours, même pour mes amis.

– Ah oui ?

– Si tu préfères, j'ai de la limonade », ajoute-t-il.

J'essaye de l'embrasser à nouveau, de nouveau il me repousse.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

– Maintenant je sais plus si c'est parce que t'as bu ou si c'est que tu le v-veux vraiment, et alors... je suis désolé, tu comprends, je veux pas... je veux pas de problèmes, tu sais, avec... j'ai ma mère, et tout... peut-être que... peut-être que c'est mieux si tu t'en vas. » Il se frotte le front comme s'il voulait l'effacer.

À cause de quelle dimension boueuse de l'inconscient, je ne sais pas, mais le fait qu'Edo le concierge me repousse m'excite sérieusement. J'ai une fleur tropicale entre les jambes, turgescence et en éveil.

Je le regarde à nouveau. L'hésitation lui va si bien.

Je m'assois sur la table en face de lui. J'enlève le haut. Je défais ma brassière. Il se laisse engloutir par le canapé. Mes tétons le pointent, frais comme des groseilles dans l'ombre blanchâtre du box. Je vois sa bouche qui s'assèche, je sens les phéromones le parcourir des talons jusqu'à la nuque. Il se lève, s'approche. Il tremble presque.

Je lui prends les mains et je les pose sur mes seins, ce qui le fait presque jouir, heureusement pas complètement, mais un spasme incontrôlable le traverse, il me serre les tétons et m'écrase

les seins l'un contre l'autre et, en sentant qu'il a envie de moi, je mouille énormément.

Genre il a peur de forcer, de me faire mal, alors il va trop lentement. Sa poitrine laiteuse, ses poils roux, son sexe de satire me provoquent un mélange de désir et de dégoût.

« Si tu veux que je m'arrête, tu me le dis, grogne-t-il.

– Ok.

– Je m'arrête ?

– Je dirais plutôt non.

– Non, parce que t'as dit ok, alors j'ai cru...

– Je voulais dire ok, j'ai compris, pas ok, arrête.

– Ah, pardon, pardon. »

Je voudrais sa bite et c'est tout, peut-être que ce que je voudrais c'est, d'une certaine manière, la décontextualiser, et je voudrais qu'il arrête de me demander si *ça me plaît*.

Frère, t'as déjà maté un porno ? Ben voilà. Regarde.

Je lui taille une pipe sans lui laisser le temps de s'opposer. C'est ma première, mais j'ai vu des tutos. Puis je me fais baiser, et je lui ordonne de ne pas s'arrêter. Il me prend avec un air miraculé, comme si j'étais Emily Ratajkowski. Je ferme les yeux. Jamie Dornan, Jason Momoa, le prof remplaçant de la Terminale 4, Jason Momoa, le prof remplaçant de la Terminale 4 sous la douche, moi assise sur lui, lui qui voudrait que je me retire mais je sens que je vais jouir et je reste plantée là au-dessus de lui, à l'étage, le bébé pleure, mais ici sa bite pulse, il me remplit jusqu'aux viscères, il attrape mes cuisses, il perd le contrôle et il m'inonde, je viens.

*[Extrait 3, p.157 à 161, chapitre 26. Dans ce passage, Marta, la mère d’Alice est une jeune fille adolescente. Son père, Andrea, est le boucher de la petite ville balnéaire de Cogoleto en Ligurie, sa mère, Teresa, travaille elle aussi dans la boucherie. Après avoir été élevée par sa grand-mère à Berceto, dans la campagne près de Parme, Marta retourne habiter en ville avec ses parents, elle découvre son nouvel environnement.]*

Leur appartement était situé au-dessus de la boucherie. Dans sa chambre, il y avait un lit, une armoire et un bureau. La petite fille déposa ses vêtements dans l’armoire. Ils avaient l’air vieux et crasseux, là-dedans. Les murs sentaient la camomille. Elle effleura la tête de lit. Elle écouta les bruits du dehors, une symphonie de sons inconnus.

On ne portait pas les cheveux longs comme elle, dans cette petite ville balnéaire. Sa mère les lui fit couper au carré comme les autres filles de sixième. Elle était grande pour son âge, elle avait la peau dorée de la campagne. On la trouva gentille.

En rentrant de l’école, elle posait son cartable sur son lit, avalait quelques restes et filait à la caisse pour emballer les portions de nourriture.

Les jeunes filles de sa classe passaient devant le magasin et la saluaient de la main, ou entraient aux côtés de leurs mères et la regardaient s’affairer, sérieuse comme une adulte. Elles étaient impressionnées par le fait qu’elle travaillait.

Sa mère était dans l’arrière-boutique, dans la cuisine avec vue sur la cour intérieure, les déchets, les poubelles et les chats. Elle tournait en rond dans cette pièce carrelée, transpirante, les mains humides de viande hachée et gluantes d’œuf, en préparant les repas du dimanche de centaines de familles.

La jeune fille se rendit compte assez vite que la clientèle était en grande partie féminine ; des femmes à partir de la trentaine, aux

genoux bronzés apparaissant entre les plis du paréo, aux ongles couleur corail, aux mains caressant le comptoir sur lequel le Boucher choisissait pour elles les plus belles saucisses.

La nuit, la jeune fille rêvait des chênes qui acquiesçaient au vent d'été, ce vent qui s'élevait d'un coup et égayait le dos. Des escargots petits comme l'ongle d'un petit doigt. Des champignons qui, comme des alliés, apparaissaient après la pluie. Les souvenirs de la campagne restaient dans un coin de son esprit, entre ses deux oreilles qui était désormais remplies des sons des mobylettes, des voitures, des mots du dialecte de la Ligurie, des accents lombards et piémontais, des voyelles allemandes et françaises. C'était la ville.

Ce n'était pas la ville, mais c'était ce qu'elle pouvait imaginer de plus proche de la ville.

Les premiers temps, c'était à elle de trancher, emballer, peser et passer mais, lorsqu'Egidio, le jeune gars qui tenait la caisse, bousilla son vélo dans une descente et finit la tête bandée pendant un mois, ce fut à elle de tenir les comptes. Elle n'avait jamais été si proche de son père. Elle sentait son odeur d'Eau de Cologne, de fumée, la pointe de sueur bien domptée. Il lui expliqua précisément l'utilisation de la balance et le fonctionnement du reste. Elle enregistra le moindre détail. Le Boucher s'aperçut tout de suite de la rapidité avec laquelle sa fille calculait dans sa tête. Elle allait plus vite que lui. Pas une fois, elle n'eut le besoin d'écrire sur un papier.

À partir de là, la jeune fille resta à son poste.

En faisant les comptes, elle entendait des échanges de phrases qu'elle ne comprenait pas sur le moment. Elle voyait le Mastroianni de Berceto se pencher au-dessus de la vitrine où étaient conservés les morceaux de viande pour distribuer généreusement des petites becquées de tartare aux femmes en paréo qui attendaient en piaillant, la bouche ouverte.

Elle entendait les rumeurs de plaisir s'échapper de ces bouches tremblantes et l'éclat de rire profond et félin de son père. Elle se demandait pourquoi ces femmes étaient toujours aussi affamées. Le tartare qui suscitait tant de délices, c'était sa mère qui le hachait dans l'arrière-boutique. Il n'avait pas fallu beaucoup de temps à la jeune fille pour comprendre que sa mère n'enfilait ses tenues sophistiquées d'actrice que le dimanche. La femme qu'elle aimait être le dimanche disparaissait, du lundi au samedi, derrière ses grandes chemises, son tablier qui faisait deux fois le tour de sa taille de guêpe, ses avant-bras enfoncés dans une mixture ou une autre. Teresa portait un foulard sur la tête, pour museler ses boucles, et, sans maquillage, c'était comme si son visage n'existait pas ; une poupée de plâtre que quelqu'un avait oublié de peindre. « Oh, ciao » disait-elle à sa fille lorsqu'elles se croisaient.

Parfois, pendant les heures creuses où il n'y avait aucun client, on la retrouvait le front posé sur la table, assoupie dans la farine.

Il y avait Désirée, dont le nom évoquait un parfum étranger, qui venait au magasin pour ne rien acheter. Elle posait les bras sur le comptoir et Andrea les effleurait. Il lui pinçait le coude ou le menton.

La jeune fille les surprit en train de s'embrasser un jour où elle était allée dans la réserve et était revenue sans faire de bruit. Depuis la cuisine, elle entendait le ronron du batteur électrique de sa mère.

Ensuite il y eut Gilda, Michela, Denise, et tant d'autres dont la jeune fille oublia les noms.

Entre temps, elle eut ses premières règles et ses seins pointèrent gracieusement sous sa blouse.

Sa mère s'étiola de plus en plus. Elle se mit à parler toute seule, une Benson à la bouche, qui vacillait sans jamais tomber. Elle finit par ressembler à un conduit de cheminée et elle n'était

plus que murmures qui s'éteignaient dès que le Boucher franchissait le seuil de la maison. Elle avait envers lui l'attitude de ces chiens qui n'attendent pas de caresses, secouée par des sursauts, le regard oblique.

Se faire belle était devenu accessoire, pour Teresa. Elle était hors compétition. Elle éminçait des courgettes, hachait du persil et massait des morceaux de viande pendant que dans la partie publique du magasin, les amantes de son mari se déclaraient des guerres tapageuses en se présentant à la même heure et en étalant leur poitrine sur la caisse à la recherche d'attention.

Bouton d'or - ainsi appelaient-elles la jeune fille - disait bonjour, bonsoir et enveloppait avec soin leurs paquets de viande. « Elle fait les calculs de tête, ma fille » disait son père. Ces huit mots la brûlaient d'orgueil. Son écriture, si précise qu'elle en avait l'air fausse, remplissait des livres et des livres de comptes. Lorsque son père les ouvrait, ses doigts dessinaient toujours une sorte de révérence, lui qui séparait les mots par des traits les quelques fois où il écrivait.

La nuit, les portes claquées ne tardèrent pas à retentir, ou peut-être avaient-elle toujours claqué mais, étourdie par la nouveauté, elle ne les entendait pas.

Ce n'était pas rare qu'Andrea sorte après le dîner. Il allait au bar, sur le bord de mer, les week-ends, il allait avec Giorgio et Pierino au night-club. Elle ne demandait pas ce que c'était, le night-club, mais elle en sentait l'odeur le matin, en rangeant dans l'armoire la veste de son père.

Les samedis soir, sa mère remettait de l'ordre, faisait la vaisselle, repassait devant la télévision jusqu'à ce que sa tête tombe sur sa poitrine.

Et ce, à dix heures. Alors, elles se mettaient au lit, mais vers quatre heures, la jeune fille entendait les pas de Teresa dans le couloir. Elle allait et venait à la fenêtre. Elle décrochait le téléphone

et reposait le combiné. À cinq heures, le café bouillait dans la cafetière moka, les mégots s'étaient amoncelés dans le cendrier, et elle claquait les portes battantes comme si elles lui avaient mal parlé. « Oh ciao » disait-elle à la jeune fille lorsqu'elle passait la tête.

À midi, à l'heure pour le repas du dimanche, lorsque le Mastroianni de Berceto rentrait frais et douché (il y avait des douches au night-club ?), les mains de son épouse tremblaient, incontrôlables, en servant l'entrée. Elle ne touchait pas au repas tandis qu'il se servait deux fois, en montant le son de la télé, riant aux plaisanteries de Pippo Baudo.

« Les devoirs ? demandait-il à la jeune fille.

– Terminés, répondait-elle.

– Bien, disait-il. »

Puis il poussait son assiette, nettoyait le gras qu'il avait sur la bouche et allait faire une petite sieste.

Le soir, lorsque la boutique était fermée, dans la fraîcheur de camomille de sa chambre, Bouton d'or révisait ses leçons.

Parfois ses parents se disputaient, ou plutôt, elle entendait les éclats de voix de son père et les coups de poing portés aux murs et à la table et, en-dessous de sa voix à lui, l'implorante litanie de sa mère. Peut-être qu'elle avait été gênée de savoir que papa avait été vu avec Denise au restaurant sur le bord de mer, ou avec Gabrielle en train de boire un Martini au Ladymoon, et qu'elle s'était permise de le lui faire remarquer. Puis le vacarme de la porte d'entrée était le signal que son père était sorti.

Elle l'avait vu avec sa mère, avec le commis, avec les fournisseurs : lorsqu'Andrea « sortait de ses gonds », comme on disait autrefois, on aurait dit que toutes les guerres pour lesquelles il avait combattu se concentraient dans sa voix. Le mur vibrait, du fait des hurlements d'Andrea. Les personnes dans les appartements

voisins continuaient leurs conversations avec une lueur d'alarme dans les yeux.

Les assiettes pouvaient voler, il pouvait fissurer les murs, il arrivait si près du visage de ses adversaires qu'il les faisait se rétracter comme des tortues dans leurs carapaces. La Vierge se faisait insulter, Jésus Christ déshonorer, tous les synonymes de putain jaillissaient des replis les plus secrets de sa gorge ; les pires mots que la jeune fille n'avait jamais entendus, étaient projetés dans l'éther comme des coups de mitraillette et si quelqu'un d'inconscient tentait de l'interrompre, aux mots s'ajoutait une main levée - la menace, la suspension avant la gifle qui fermait la bouche à tout le monde.

Lorsqu'il levait la voix, c'était à l'improviste, il laissait éclater de tels rugissements qu'on avait l'impression qu'ils emportaient avec eux les objets. Son corps se gonflait de fureur, d'une fureur qui semblait absente l'instant d'avant et qui, en revanche, mais cela on l'apprenait avec le temps, flambait constamment sous sa peau.

Le Boucher était imbibé d'essence.